

Si je vous dis Nîmes



AU DIABLE VAUVERT

Vincent Bouget

Avec Clément Luy

Si je vous dis Nîmes

ISBN : 979-10-307-0758-8

© Éditions Au diable vauvert, 2026

Au diable vauvert
La Laune 30600 Vauvert
www.audiable.com
contact@audiable.com

Questions/réponses à Vincent Bouget

Qui êtes-vous Vincent Bouget?

Je suis né à Nîmes il y a quarante-six ans, juste avant la feria des Vendanges, au pied des arènes, à la clinique Saint-Joseph. J'ai grandi à Nîmes, j'ai fini mes études à Paris pour devenir professeur d'histoire-géographie : j'ai commencé ma carrière dans un collège de Sarcelles, dans le Val d'Oise, puis je suis revenu à Nîmes pour retrouver une meilleure qualité de vie et me rapprocher de ma famille et de ma belle-famille. Je suis marié à Fanny, une Nîmoise elle aussi et nous avons deux filles, qui sont scolarisées au collège et au lycée : c'est au moins la sixième génération de ma famille ici. Quand, avec

Fanny, nous avons décidé de quitter la région parisienne, nous avons besoin de retrouver une ville à taille humaine, une douceur de vivre. Nîmes, c'était une évidence.

Vincent Bouget, vous avez demandé à l'ensemble des Nîmois: « Si je vous dis Nîmes, qu'est-ce que cela évoque pour vous? » Alors, si je vous dis Nîmes...

Nîmes, pour moi, c'est le foyer, c'est là où je suis né, où j'ai grandi comme mes parents avant moi, comme mes enfants maintenant. C'est donc un lieu familier. Quand je me promène dans la ville, de nombreux souvenirs reviennent: les sorties d'école aux beaux jours sur le boulevard Jean Jaurès, les Jardins de la Fontaine avec les amis, la fête foraine qui était installée là au printemps. C'est aussi le souvenir des odeurs de garrigue au mazet familial, et puis les matchs de foot sur le petit terrain stabilisé de Castanet.

Et puis il y a des souvenirs très marquants. Je pense notamment aux inondations du 3 octobre 1988. J'avais neuf ans. Je revois encore les torrents d'eaux boueuses qui dévalaient la rue

Saint-Laurent, les voitures emportées. Quand la pluie s'est arrêtée, on a découvert une ville dévastée. Et puis après, ça a été des jours et des semaines de solidarité. Je pense que cet événement a durablement marqué la mémoire de la ville et des gens qui l'ont vécu.

Il y a aussi les souvenirs plus heureux. Ce dont on se souvient à Nîmes, ce qu'on aime retrouver comme une sorte de permanence, ce sont finalement ces moments de fête populaire dans lesquels les Nîmois vibrent ensemble. Ce sont les résultats du Bac affichés au lycée Daudet. Ce sont les soirées de triomphe de Nimeño II aux arènes. C'est la demi-finale de coupe de France en 1996 avec la victoire du petit poucet, Nîmes, contre Montpellier. Ce sont aussi les émotions dans les matchs de l'USAM, du HBCN, du Rugby Club Nîmois à Kaufmann.

Nîmes a la réputation d'être une ville avec une très forte identité. C'est vrai?

On a du caractère, c'est vrai, et les Nîmois ont aussi un fort sentiment d'identité. C'est quelque chose que j'aime bien. Mais la réalité, c'est que ce caractère, on le doit au mélange. Italiens,

Espagnols, Gitans, Algériens, Marocains... Nîmes est faite d'influences plurielles qui se sont ajoutées, mélangées au cours de l'histoire. Ces influences se retrouvent dans la ville, dans ses quartiers.

Évidemment, Nîmes c'est la Rome française, c'est un patrimoine exceptionnel. Tout le monde connaît les arènes, la Maison Carrée. Ce passé romain, c'est une fierté et c'est un patrimoine vivant. Quand je me rends aux arènes pour un concert, je me dis que cet amphithéâtre est l'un des plus anciens du monde.

Mais je trouve qu'on ne valorise pas assez toute la richesse de notre passé à force de trop se concentrer sur « la romanité ». Ça fait du marketing territorial et des jolies brochures, mais ça nous tire trop vers le passé et ça nous fait oublier des pans entiers de l'histoire de la ville. Or Nîmes a toujours été inscrite dans son temps : l'Europe des Lumières avec Jean-François Séguier, l'Église réformée et les enseignements des guerres de religion, les Jardins de la Fontaine – premier jardin public d'Europe –, le passé industriel autour du textile et des chemins de fer, l'histoire ouvrière, la Résistance, l'arrivée des rapatriés d'Algérie... Tout ceci crée une mémoire commune très puissante. Grandir dans une telle ville, ça rend fier et ça pousse à l'humilité.

Vous parlez beaucoup des quartiers...

Oui parce qu'à Nîmes, on est de la ville mais on est aussi souvent de l'un de ses quartiers. Leurs identités sont parfois patinées ou abîmées, mais toujours particulières et affirmées. La Placette reste le quartier des gitans. Le Chemin-bas d'Avignon et le Mas de Mingue, construits dans les années 1960 au sortir de la guerre d'Algérie, ont changé, mais comme la ZUP Nord et Sud ou Super-Nîmes, ils continuent d'écrire l'histoire populaire de la ville. Je pense aussi aux quartiers Gambetta et Richelieu dans le centre-ville. Il y a aussi les villages périphériques rattachés progressivement à la ville, comme Courbessac ou Saint-Césaire; les quartiers de la route d'Alès et de la route d'Uzès, ou les maisons des Castors cheminots à Beausoleil.

C'est aussi cela, la ville de Nîmes, ce sont des histoires, des identités, des lieux de vie et de solidarité. Toutes ces racines, ces ancrages, ce sont des forces. C'est aussi un défi: il faut bien qu'on reste tous ensemble dans la même ville et que l'on trouve les moyens d'écrire un avenir commun à tous les Nîmois.

Quel lien faites-vous entre cette histoire et votre engagement politique ?

Cette question est intéressante et difficile à la fois. Je crois que cette ville, depuis la refondation de la cité par les Romains jusqu'au XX^e siècle avec l'arrivée de populations venues de tout le bassin méditerranéen, s'est construite avec l'apport de gens venus d'ailleurs. On connaît les influences italiennes, espagnoles, maghrébines, et de plus loin encore. Ce qui me marque dans mon parcours, c'est la volonté de considérer avec intérêt ce qui vient d'ailleurs et de refuser les discriminations ou la crainte de ce qui pourrait être étranger. Et puis, Nîmes est une ville populaire, qui s'est construite avec le train des gens normaux, des gens simples. J'ai beaucoup de respect pour cela et ces racines ouvrières, populaires, me tiennent à cœur, comme sans doute un peu l'influence protestante. Je suis non-croyant, mais issu aussi de cette culture protestante qui est une culture de travail. Au final, je me dis que dans ma construction et mon engagement politique, cette volonté de considérer tout le monde de la même manière vient de cette histoire de la ville, comme des exemples d'engagement que j'ai pu voir autour de moi. J'ai grandi dans une famille

où la politique tenait une place importante. Ma grand-mère était secrétaire administrative à la fédération du PCF et elle m'a souvent gardé sur place, dans cet immeuble de la rue Enclos-Rey qui est aujourd'hui devenu le Spot. J'ai toujours admiré les militants qui donnaient beaucoup de leur temps et de leur énergie pour de belles valeurs et sans rien attendre en retour pour eux-mêmes. Cela donne un sens à notre existence.

Un de mes premiers souvenirs politiques, c'est la libération de Nelson Mandela. J'avais dix ans. Sa libération a été vécue comme une grande victoire. Je me souviens aussi de l'effondrement des pays de l'Est. Et j'ai bien sûr aussi des souvenirs locaux. Je me souviens d'Émile Jourdan, qui n'était alors plus maire de Nîmes : c'était une figure impressionnante, au parcours très important, et qui en même temps était une personne très humble et facile d'accès. Je me souviens aussi très bien de la victoire d'Alain Clary en 1995 et de la permanence de la place Bellecroix. L'événement qui a été un tournant pour moi, c'est l'élection présidentielle de 2002 et la qualification de Jean-Marie Le Pen au second tour. Je passais l'épreuve de géographie du CAPES¹ le lendemain. Alors

1. Certificat d'aptitude à l'enseignement secondaire, concours pour devenir professeur de collège ou de lycée.